



Annie's Coming Out

De «La Femme publique» au privé des femmes

Où en est rendu le cinéma des femmes ? Le 6^e Festival des films du monde, du 16 au 27 août, à Montréal, était une bonne occasion de vérifier quelques hypothèses, avec ses 18 longs métrages de femmes cinéastes (sur plus de 200 réalisateurs, jugez la proportion !). Les Allemandes qui nous avaient offert ces dernières années les si beaux *Allemagne, mère blafarde*, *Les années de plomb* et *L'amie* tiennent-elles encore le haut du pavé ? Est-il encore justifié d'entendre présenter le cinéma des femmes comme uniquement intimiste, personnel, voire spécialisé...

c'est-à-dire non universel, commercial, populaire et compétitif ?

Cette image, au moins, aura été cassée : entre ces 18 films et cinéastes, la diversité est quasi totale, des propos, des genres, de l'approche plus ou moins féministe. Image de santé, sans doute, de voir se côtoyer un thriller néo-zélandais (*Trial Run*) et une fiction documentaire tournée à New York par une Iranienne (*Nightsongs*), une histoire d'amour plutôt romantique (*Silver City*) et un film sur la négociation quotidienne d'une rupture (*The Trouble with Love*), une adolescente hongroise (*Journal intime*), une révolutionnaire irlandaise (*Anne Devlin*) et des cinéastes au travail (*La Femme de l'hôtel* et *L'Homme à la valise*).

Dans ce beau mélange de genres, une chose est constante cependant : la primauté des personnages de femmes et la complicité des femmes entre elles. Évidente chez les trois amies de *Final Call* (de l'Allemande Dagmar Hirtz), ou chez les trois Femmes(s) de l'hôtel (de la Québécoise Léa Pool), elle nourrit aussi *Nightsongs* et *Trial Run*... Et les personnages se meuvent à l'aise dans ce « thème » encore nouveau au cinéma, la plupart du temps justes, bien cernés, reconnaissables.

Évidemment, c'est tout le cinéma qui évolue (enfin) et, durant ce Festival, des hommes aussi ont montré des femmes remarquables, non stéréotypées : Grace Quigley, la vieille dame indigne jouée par Katherine Hepburn tremblotante et superbe, la travailleuse sociale de *Annie's Coming Out*, entre autres, étaient de beaux personnages, réels plus que phantasmés, sans rapport avec les *Pirate* et autres Femme(s) publique(s).

Mais c'est sur le cinéma des femmes que nous avons concentré notre attention, sur ses nouveaux modèles, sur sa qualité technique, sur ses propos.

**par Claude Krynski, Joyce Rock, Josette Giguère
et Françoise Guénette**

Je me précipite toujours au cinéma lorsqu'un film de femme est mis à l'affiche. D'abord pour une bonne vieille raison qui s'appelle solidarité, ensuite parce que je

trouve toujours intéressant de voir comment les femmes évoluent dans ce domaine des arts. Et depuis que j'ai assisté au dernier Festival des films du monde de Montréal, l'importance des réalisations cinématographiques des femmes m'est apparue dans toute sa splendeur !

Pourquoi ? Parce que les cinéastes femmes parlent de choses qui me concernent et qu'elles en parlent en proposant du neuf. Après quasiment un siècle d'images généralement sexistes, un nouveau discours cinématographique nous permet enfin de respirer. Qu'elles fouillent dans le passé ou qu'elles peignent la vie d'aujourd'hui, Meszaros, Hirtz, Read, Pool et les autres ont une vision des femmes et de la vie plus conforme à la réalité. Alors que les phantasmes masculins nous servent encore des *Femme publique* subjuguées corps et âme par le cerveau masculin. Et comme s'il n'était pas suffisant de faire de nous des esclaves, il faut en plus que nous soyons jeunes, vachement sexy et toujours prêtes. Valerie Kaprisky et Marushka Detmers, nouvelles stars du cinéma français, étalent leurs charmes à un rythme que seul un certain manque d'imagination érotique bien masculine peut encore désirer.

Les types physiques des personnages féminins des films de femmes sont beaucoup plus variés et ne nous condamnent pas à l'uniformisation par le stéréotype. Même ridées, les héroïnes vivent encore avec plaisir et intelligence.

Même phénomène du côté des types psychologiques. L'image que les cinéastes femmes nous renvoient de nous-mêmes n'est plus celle de la femme obsédée par l'amour romantique, la sexualité ou la famille. Bien sûr, l'amour, les rapports humains sont de grandes préoccupations, mais ces thèmes sont traités de points de vue nouveaux et variés. Dans *Final Call* et



Trial run



The trouble with love

Trial Run, par exemple, le personnage principal, féminin bien entendu, vit en couple, a des enfants, mais n'entretient aucune relation aliénante. Dans *Anne Devlin*, l'héroïne du même nom sacrifie peut-être quelques années de sa vie, mais cette fois pour une cause, celle de l'Irlande. Elle a ces capacités de courage, de grandeur d'âme qu'on nous a souvent reproché ne pas avoir. Si dans *The Trouble With Love*, l'héroïne est tout d'abord piégée par l'amour, elle saura prendre suffisamment de recul par rapport à ce qu'elle vit pour arriver à s'en sortir. Avec humour en plus.

Les personnages féminins sortis du passé, dans *Journal intime* ou *Silver City* par exemple, sont davantage coïncés par leur environnement politique ou social, mais la lucidité dont on nous les montre capables en font des femmes dont on peut être fière.



Journal intime

Avec les femmes aux commandes de la scénarisation, de la caméra, de la mise en scène, bref de tous les outils du cinéma, on commence enfin à sortir de nos rôles de victime. Victimes des hommes, victimes de la morale, victimes de tout un système de valeurs. Du même coup, ce système de valeurs est contesté. Violence, compétition, jeux de pouvoir ne sont plus à la base des rapports humains. Les femmes cinéastes (du moins celles dont j'ai pu voir les films à ce dernier festival) semblent vouloir renverser la vapeur. Leurs personnages deviennent en quelque sorte leurs porte-paroles. Avec subtilité toutefois et sans que l'esthétique propre à l'art cinématographique ne soit grossièrement sacrifiée au profit du Message.

Ce me fut d'ailleurs une agréable surprise de constater à quel point les femmes cinéastes contrôlent bien leurs outils

artistiques. Bien sûr, il existe des faiblesses. Le scénario de *Trial Run* (un suspense de Mélanie Read) y aurait gagné en efficacité si la série d'hypothèses proposée pour démasquer l'agresseur avait été davantage plausible.

Un montage plus serré de *Nightsongs* (Marva Nabili) aurait donné davantage de rythme à la description, par ailleurs très juste, d'un milieu dur de New York. Cette même critique vaut pour le *Anne Devlin* de l'Irlandaise Pat Murphy. Toutefois, les récits extrêmement bien construits de *Journal Intime* (Marta Meszaros), *Silver City* (Sophia Turkiewicz) et *Final Call* (Dagmar Hirtz), leurs excellentes photographie et mise en scène, témoignent éloquentement du grand talent de leur réalisatrice.

C.K.



J'ai faim, j'ai froid

Sur trois films du Festival qui traitaient des adolescentes, *J'ai faim, j'ai froid*, le court métrage de Chantal Akerman, est de loin meilleur que *Old Enough* ou *Secret Places* — et plus drôle. Le même sens de l'humour se manifestait dans le long métrage d'Akerman, *L'Homme à la valise*, où elle joue le rôle principal. Toujours aussi prolifique, cette cinéaste belge maîtrise son métier avec un talent admirable et réconfortant pour celles qui souhaitent un cinéma de femmes raffiné mais jamais gratuit.

Récipiendaire du Prix du public du Festival des films de femmes de Sceaux cette année, *Le Cri* de la Polonaise Barbara Sass, passait aussi au Festival. Malheureusement, des coupures exigées par l'État avant sa diffusion à l'étranger et ce qui me semblait une mauvaise traduction sous-titrée ne facilitaient pas toujours notre compréhension des enjeux du film. Une jeune ex-détenue travaille dans une maison pour travailleurs-euses retraité-e-s, parmi lesquels se cache un contremaître qui s'enrichissait aux dépens des travailleurs. Des agents de Solidarité enquêtent sur lui, ce qui est sans doute transparent pour des Polonais-e-s... mais pas évident pour nous. Présente à Sceaux, Madame Sass expliquait que cette classe de petit-bourgeois est particulièrement haïe en Pologne et qu'elle figurait parmi les priorités de la campagne de «nettoyage social» entreprise par Solidarité, avant la loi mar-



tiale.

Malgré les frustrations de la version censurée, ce film trace un excellent portrait d'une marginale qui essaie de s'en sortir dans sa vie de travail et dans sa vie émotive, et qui n'y arrive pas, bloquée par la société et par ses propres méfiances. Il est d'autant plus riche à côté de films tels *Old Enough*, de l'Américaine Marisa Silver et *Secret Places*, de la Britannique Zelda Barron, deux films «mignons» et pleins de valeurs commerciales mais sans beaucoup de complicité réelle et peu de courage social.



Old enough

Dans un festival qui semble exclure le documentaire (à peu près 10 films sur plus de 200, dont cinq sur les réalisateurs en tournage... de fiction !), quelques films de fiction démontraient quand même bien le vécu du réel. Par exemple, *Nightsongs*, de l'Iranienne Marva Nabili, sur les Chinois new-yorkais. Malheureusement pour notre intérêt, le film est beaucoup trop long et lent dans sa description d'une famille de Hong Kong immigrée à New York, aux prises avec le travail au noir, les gangs d'adolescents et les syndicats corrompus. Même très noir, le portrait de ce ghetto démontre avec courage et sympathie un autre côté du rêve américain.

J.R.

Qui y a-t-il de nouveau sous les spotlights de cinéma ? Les mamans, les putains, les pucelles et les victimes s'y promènent-elles toujours ? S'y essouffent-ils encore le justicier aux yeux d'acier et le sauveur de la dernière minute ? Force nous est de reconnaître que dans l'arène de nos protections imaginaires, restent encore de nom-

breux fantômes à pourchasser. Réjouissons-nous par contre d'y découvrir parfois des personnages autres, crédibles, substantiels, poétiques et heureux. D'y rencontrer des adolescentes délurées ou des fous adorables de vulnérabilité. D'y faire connaissance avec des femmes autonomes, aimantes et intelligentes.

Le film de Marta Meszaros, *Naplo gyermeimnek* (*Journal intime/Diary For My Children*) raconte la lutte de Juli, adolescente, pour s'imposer en tant qu'être pensant et distinct. Juli affronte, tout et tout le monde. Sa tante Anna, autoritaire ; ceux qui l'entourent, résignés ; la mesquinerie de la société hongroise de l'après-guerre. Elle refuse la mort et l'injustice. Jusqu'à la fin du film, et au-delà on le suppose, Juli reste fidèle à ce qu'elle est. Un beau rôle d'adolescente forte.



Nightsongs

Dans *J'ai faim, j'ai froid* Chantal Akerman transforme la fugue de deux adolescentes à Paris en épopée burlesque. Elles ont faim, elles dévorent. Elles ont froid, se trouvent un toit. Sans complications, ni peurs ni pleurs. Avec un détachement déroutant, qui s'accommode bien de l'existence.

Tout comme Keith Karradine dans le *Choose Me* d'Alan Rudolph. Évadé d'un hôpital psychiatrique, la générosité de ce type s'exerce en acceptant d'emblée le trip des autres. Caractéristique : il n'embrasse que les femmes qu'il épouserait. Ce pourrait être Geneviève Bujold, incroyablement drôle, qui incarne une sorte de Madame Sexe religieusement écoutée par des milliers d'auditeurs, mais dont la vie sentimentale est un désert. Ou Lesley Ann Warren, propriétaire d'un nightclub, qui jusque là n'a jamais rien voulu savoir du mariage. La recherche éperdue de l'amour est ici traitée avec autant et aussi peu de sérieux qu'elle le mérite. La séquence finale sur l'euphorie inquiète de la nouvelle mariée à la saveur de l'humour le plus fin.

Mais il n'y a pas que les comédies qui nous parlent autrement des êtres que nous sommes ou que nous pourrions être. Un thriller, présenté par la Nouvelle-

Zélande, à la particularité d'avoir été écrit et réalisé par une femme, Mélanie Read. L'héroïne de *Trial Run* laisse sa famille en ville pour aller faire un reportage-photo. Elle doit vivre dans un chalet isolé et la nuit, elle est inquiétée par des bruits et des événements étranges. Elle décide néanmoins de faire face à ses peurs. La qualité de ce triller réside pour beaucoup dans le suspense qui parvient à nous chatouiller les nerfs sans avoir recours aux moyens sanguinolents du genre. Intérêt supplémentaire, la vie familiale y est très actuelle. La mère fait son jogging quotidien, seule ou avec ses enfants. Elle s'exerce à l'auto-défense avec sa fille et a une amie qui pourrait bien être la nôtre. Le dénouement original de l'intrigue laisse perplexe. Retransposerait-il les angoisses des femmes de qui on attend décidément beaucoup aujourd'hui ?

C'est possible. Heureusement, on retrouve aussi la sérénité au palmarès des défis nouveaux. L'allemande Dagmar Hirtz a choisi une réalisatrice comme pivot de son film. Dans *Unerreichbare Nahe* (*Dernier appel/Final Call*), Ines tourne un documentaire sur la vie de cirque. Elle aime son travail. Elle aime aussi Andreas, l'homme avec qui elle vit. Elle recueille une amie qui a voulu se suicider et tente, avec l'aide d'une autre amie, une scientifique, de lui redonner une meilleure image d'elle-même. Un jour, le fils qu'elle a «donné» à un américain lui écrit. Il désire la connaître. Les gens et les événements se meuvent ainsi autour d'Ines. Elle garde, face à eux, une distance certaine tout en leur étant éminemment présente. De son attitude, émane une force tranquille, le calme d'un véritable accord avec soi-même. À la fin du film, Ines s'embarque pour les États-Unis. Elle s'en va rencontrer l'adolescent dont elle est soudainement devenue la mère. On sort du cinéma de bonne humeur. Ce film, ouvert sur la vie, laisse entendre que les êtres peuvent et doivent choisir leur destin, que la liberté est surtout question d'intelligence émotive.

FIN

J.G.



Dernier appel